

Le trou du Québ Matrace (l'âne au logis) — Joël Hubaut **À propos de l'installation**

Guy Sioui Durand et Luc Lévesque

Numéro 55-56, automne 1992, hiver 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1093ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Sioui Durand, G. & Lévesque, L. (1992). Le trou du Québ Matrace (l'âne au logis) — Joël Hubaut : à propos de l'installation. *Inter*, (55-56), 74–74.

LE TROU DU QUEB MATRACE (L'ANE AU LOGIS)

JOËL HUBAUT

À PROPOS DE L'INSTALLATION

« LA COMPOSITION ISSUE D'UNE DÉCOMPOSITION COMME PRINCIPE D'INCERTITUDE » J.H.

Joël HUBAUT a construit un lieu dans le Lieu. Il a fait une cabane dont les matériaux proviennent principalement d'un plein container de chez Québec Démolition. Sise sur la rue Christophe-Colomb dans la paroisse Saint-Roch, cette entreprise récupère et revend.

Il y a de tout. De l'ancien casier à la machine à laver en passant par le réveil-matin... de la chaussette au livre des Éditions Intervention.

À l'intérieur, HUBAUT a parsemé des images pornographiques tandis que sur les murs du centre d'artistes, il s'est ingénié à équilibrer lumière et couleur en une peinture astucieuse. Entre le patentage et le pictural, épars les résidus d'un lapin écrabouillé en performance. La fougue violente est présente et HUBAUT en use pour appeler à la transgression des codes anthropologiques.

La cabane par l'agencement de ses composantes mériterait un long commentaire sur la culture populaire happant les artefacts de l'art savant.

Intéressant renversement !

Guy SIOUI DURAND

L'Amérique ne serait-elle que l'inavoué champ rituel d'une chaotique de l'objet ?

L'installation de Joël HUBAUT questionne... et provoque la définition d'une territorialité nord-américaine... objets encabanés et traces paysagères dans la fluctuation aléatoire de l'utilitaire...

Au nord du 20^e parallèle, la matérialisation de l'enracinement au territoire n'est pas coutume. On habite plutôt la surface par attaches rhizomatiques. La légèreté des signes et des êtres alimentant leur mouvance, la polysémie de « l'habiter » autochtone constitue vraisemblablement une réponse plus adéquate à l'immensité du paysage.

Alors qu'en Europe le bâti structure la perception des lieux à travers la profondeur d'une stratification historique, l'Amérique se définit plutôt par l'accumulation et les trajectoires des « objets » qui peuplent sa surface, dans une dynamique de consommation et d'inflation informationnelle. La prolifération sémiologique démultiplie la portée d'une présence humaine écrasée par l'étendue mais contribue du même coup à l'obsolescence de la pureté topologique de l'espace.

Dans un tel contexte mieux vaut faire avec cette entropie caractéristique que tenter illusionnément de lui échapper. L'asepsie conceptuelle condamne les réalisations artistiques ou architecturales à une fragilisation de leur rapport avec le milieu ; ce qui tôt ou tard, les emporte dans les aléas d'un désordre exogène.

À l'échelle de l'objet, la « déconstruction stérilisée » du modernisme architectural n'est plus efficiente ; l'impact de savantes déstructurations paradygmiques étant atténué par l'objectivation plurielle de l'appropriation.

Il faut donc brancher la conception aux impuretés du réel et briser le vase clos théorique en investissant la multiplicité du quotidien. C'est ce qu'HUBAUT nous propose en intégrant le chaos aux prémisses du dispositif « architextural » qu'il construit dans une ludique dissolution de la dialectique contenant/contenu.

L'un des enjeux qu'infère cette entreprise réside maintenant dans l'exploration transdisciplinaire de stratégies aptes à produire les mêmes effets hors du cadre protégé des lieux réservés à l'art... pour une exploitation optimale de l'intensité immanente au territoire et à la cité.

Luc LÉVESQUE

LE PÈRE NOËL METTANT À PLAT LE LAPIN SÉMIOTIQUE

Ici je ne m'intéresse qu'à HUBAUT, le performeur. Tout au plus je pose certaines questions relatives à la performance qu'il a réalisée lors de son passage au Lieu à Québec.

Réalisée en deux phases, la performance que Joël HUBAUT a présentée, dans le Mail Saint-Roch (A) puis au Lieu (B), fut une réelle action, dans le sens de positionnement.

Au début, dans le Mail Saint-Roch, rue mercantile où déambulent des clochards et des marginaux de toutes sortes, HUBAUT s'est mis à courir à partir d'une extrémité avec un porte voix en criant : « Nous sommes tous coincés dans le corridor, il faut sortir de cette impasse ». Allusion évidente au conditionnement de la marchandise sur la façon dont se structure l'organisation même du rythme de la vie quotidienne. Le son strident de HUBAUT insistait sur le pouvoir totalitaire par l'exagération même de la situation d'urgence. La parole proposant d'en finir avec la marchandise, au moment même où le « Temps des fêtes » nous conviait à l'achat de produits multiples à consommer ; mais vraiment, pourquoi ?

Puis dans l'espace du Lieu, HUBAUT habillé en Père Noël, tout de rouge, avec une fausse barbe blanche, va réaliser une sorte de « rituel performatif » direct et prenant.

D'abord il va chercher un petit lapin vraisemblablement mort, il le tient par les oreilles avec une main. Puis, il tourne autour de la Cabane au Canada à plusieurs reprises en courant rapidement. À chaque fois il s'écrase avec fracas sur le mur du fond, à tel point qu'on se demande même s'il ne va pas le défoncer. Cette exécution s'accompagne d'une bande sonore très forte et aussi normativement percutante. C'est la défonce du statisme, la dynamique de l'engagement du corps total, de HUBAUT et de la rigidité des apparences et des organisations, que ce soit le mur des objectifs, de la construction ou de la morale.

Puis, le « Père Noël » met des gants, style gants de cuisine, allusion à la fonctionnalité de l'alimentaire, dans la déroute de la réalité du lapin, ici transversalement devenu ce que GUATTARI appelle « la machine allo-poétique » et principalement « outil artistique » de fermentation du discours déconstruisant sa nature ontologique. Le lapin, pour ceux qui connaissent comme moi Joël HUBAUT, ce lapin est une sorte d'animal fétiche, différent du lièvre de BEUYS, comme est différent aussi le niveau anthropologique de sa logique dans la chaîne écologique.

HUBAUT va déposer le lapin sur un tissu blanc, le recouvrir d'un autre tissu blanc, avec minutie ; ce qui rend son action plus forte que sa gestualité organique parce qu'il va l'aplatir à l'aide d'une masse, pendant de fort longues minutes. Des minutes insupportables pour certaines personnes, le bruit de la masse rythmant d'une manière séquentielle le son post-rock-nucléaire qui emplît la salle.

Ici HUBAUT « met à plat » non le discours des apparences, mais l'apparence du discours, celui qui nous alimente des habitudes et des normes ; dans la destruction qui déstabilise notre impossibilité à assister passivement aux choses. C'est donc le « Père Noël » qui « met à plat » le lapin, transformant sa nature tridimensionnelle vers une organisation structurant une bidimensionnalité ; masse, volume, couleur, peau, forme ; tout se transforme, pour les exigences de l'activité sacrificielle de la performance et de la légitimité de celui qui la pose, ou ici la dépose.

La performance tient à son langage symbolique, son intentionnalité et sa livraison en public.

Le geste brutal du « Père Noël » aplatissant le lapin est toutefois relativisé par le « grand respect » avec lequel HUBAUT replace à plusieurs reprises le tissu qui cache la bête. Son geste au sens brutal se trame en dialectique avec le soin qu'il met à réaliser — à régulariser — son activité. Il y a donc performance et non pas simple destruction d'un organisme vivant.

Puis, après cet exercice d'aplatissement, HUBAUT va déposer le lapin bi-dimensionnel entre deux vitres, les sceller avec une matière étanche, et dresser cet objet — d'art bi-dimensionnel — au mur près de l'entrée. C'est la dernière pièce de l'exposition, qu'il réalise devant nous le soir de son vernissage.

Richard MARTEL